

—C'est à vous, monsieur, à commencer, dit tranquillement de Morvan.

Laurent s'inclina sans répondre ; puis il se hâta de regagner la place qui lui était assignée.

Il était permis de supposer, à son empressement, qu'il tenait à ne pas prolonger l'agonie du malheureux gentilhomme.

De Morvan, droit, immobile, appuyé sur son fusil, était très-pâle ; toutefois ses yeux fixaient son adversaire avec une expression de menace et de défi, qui n'était certes point de nature, loin de là, à lui concilier sa bienveillance !

L'homme payait son tribut à la faiblesse humaine, le gentilhomme portait dignement son honneur !

Quant à Montbars, quoiqu'il imitât l'exemple que lui donnait son neveu, et qu'il fût impassible ainsi qu'une statue, il était facile de deviner aux plis de son front, à la contraction de ses sourcils, au sombre éclat de ses yeux, qu'un violent orage grondait en lui, et que Laurent une fois vainqueur trouverait un nouvel et terrible adversaire !

Barbe-Grise, les bras croisés et l'air indifférent, ne s'occupait du duel qu'au point de vue de l'art : il voulait savoir si le coup serait bien tiré, pas autre chose.

Son procès à propos du nom et des armes des Kerjean, — procès qui durait depuis trente ans, le préoccupait bien autrement que le drame terrible dont il était le témoin.

XXV

Une fois, que Laurent eut regagné sa place, il leva son fusil et se mit à viser avec un calme effroyable l'infortuné de Morvan.

Le visage du flibustier ne décelait ni passion, ni pitié, ni colère.

Il tirait tout bonnement au but !

Près de cinq secondes se passèrent ainsi : enfin, un coup sec et léger retentit et une petite colonne de fumée s'éleva dans l'air, le fusil de Laurent avait fait long feu, l'amorce seule était partie ! . . .

—Chevalier Louis, s'écria-t-il d'un air moqueur et surpris, je reconnais que vous êtes né sous une heureuse étoile : vous devez me trouver bien ridicule à présent, avec mon oraison funèbre de tout-à-l'heure. Cette fois est du reste la première que mon arme n'ait pas fait son devoir. Je vous visais au front : à vous de tirer.

—Louis, murmura de Montbars en se rapprochant de son neveu, sois sans pitié, venge Nativà.

Le jeune homme s'attendait si peu au miracle qui venait de le sauver que dans le premier moment il n'éprouva ni étonnement, ni joie ; la force de volonté qu'il avait appelée à son aide, pour tomber dignement, agissait encore sur son esprit et le dominait : le nom de Nativà, prononcé par Montbars à son oreille, opéra en lui une réaction soudaine.

Il comprit que, sans une circonstance aussi imprévue qu'impardonnable, il serait mort en ce moment ; il pensait que Laurent, cet homme qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais eu l'idée de provoquer, achevait de le viser avec un sang froid implacable : alors sa pâleur s'écrut, la colère lui monta au cerveau, il oublia sa générosité naturelle, tous ses bons instincts.

Armant à son tour son fusil, il s'avança lentement sur son adversaire, qui, le sourire sur les lèvres et dans une pose pleine d'abandon, paraissait ne pas se douter qu'il courût le moindre danger.

Le courage du beau Laurent, il faut lui rendre cette justice, présentait quelque chose de sublime à voir.

Quinze pas le séparaient à peine du chevalier, lorsque Jeanne, s'élançant hors du bois, se présenta en scène.

—Chevalier Louis, s'écria-t-elle, est-ce que tu vas tuer Laurent ! . . . Tu vois bien qu'il est sans armes ! . . .

A ces mots, prononcés de cette voix vibrante et perlée qui rendait si charmantes les moindres paroles de Fleur-des-Bois, de Morvan crut se réveiller d'un rêve affreux.

—J'étais fou ! Qu'allais-je faire ! . . . Ah ! merci, ma bonne Jeanne, s'écria-t-il avec un élan parti du cœur, Détournant alors son arme dirigée contre la poitrine de son adversaire, de Morvan tira en l'air.

Cette scène s'était passée avec une rapidité extrême.

—Mille tonnerres ! s'écria Laurent dont le visage, jusqu'à ce moment impassible, se couvrit d'une vive rougeur ; mille tonnerres, chevalier Louis, je n'accepte pas cette injure ! . . . Rechargez votre mousquet et tirez sur moi ! . . . ou sinon, par toutes les furies de l'enfer, je me brûle la cervelle !

Laurent, en parlant ainsi, ramassa le pistolet qu'il avait déposé à terre pour marquer les distances, et l'armant avec vivacité, il appliqua la gueule du canon sur son front.

Il était impossible, à la contenance de Laurent, de mettre un seul instant en doute qu'il accomplirait sa menace.

—Monsieur, lui dit de Morvan, notre rencontre a été la suite d'une injure que je vous ai adressée ; je vous ai appelée : " lâche et assassin. " Eh bien ! devant Montbars et Barbe-Grise, ici présents, je vous offre mes très-humbles excuses ; je retire les mots qui vous ont offensé, je vous en demande pardon ! . . . Que pouvez-vous exiger davantage ?

A cette réponse faite d'un ton solennel, Laurent jeta son pistolet loin de lui, et, s'élançant d'un bond vers de Morvan, il le prit dans ses bras, et, le serrant contre sa poitrine :

—Chevalier, lui dit-il, depuis dix ans, pas un noble sentiment n'avait fait battre mon cœur ; je vous dois cette larme que vous voyez trembler dans mes cils ; je reconnais que parmi les hommes il en est de dignes d'être aimés ! Jusqu'à présent j'ai refusé d'avoir un ami, un associé, voulez-vous être mon *matelot* !

Le jeune homme considérait avec raison une telle association comme une chose très-grave, il réfléchit et hésita avant de répondre.

—Mon cher Louis, dit de Montbars ce n'est par une raison, parce que Laurent m'est antipathique, pour que je ne rende point une justice entière à ses qualités. Si, d'un côté, je le crois affligé d'un cœur insensible, d'instincts détestables, d'un orgueil sans bornes, de passions fougueuses ; de l'autre, je reconnais que pas un homme au monde n'est plus esclave de sa parole, plus magnifique, plus intrépide que lui. Dès qu'il t'offre de devenir son *matelot*, tu n'as plus rien à redouter de ses défauts, mais tout à attendre de sa valeur et de son expérience. Je te conseille donc d'accepter.

—Monsieur, s'écria de Morvan en s'adressant à Laurent, soyez persuadé, je vous en conjure, que les considérations développées par Montbars n'entrent pour rien dans ma détermination. Il est incontestable que je suis venu à Saint-Domingue pour essayer d'y faire fortune, que j'éprouve un vif, un ardent désir de me créer une indépendance ; pourtant, je vous le répète, ce n'est nullement l'appui que je suis certain de trouver en vous qui me fait accepter votre offre ; je me sens attiré vers vous parce que vous avez, je le crois, beaucoup souffert, et que vous souffrez encore. Voici ma main !

—Merci, *mon matelot*, dit Laurent qui sera avec une affectueuse émotion la main du jeune homme dans les siennes ; entre nous deux, maintenant, il ne peut y avoir ni or-

gueil, ni querelle, ni méfiance. Une seule chose nous reste personnelle, notre passé ; je te prierai de ne jamais m'interroger à ce sujet ; sache seulement, car tu arrives probablement imbu de tous les préjugés d'Europe, que ma naissance ne le cède pas en noblesse à ton origine, quelque illustre qu'elle puisse être . . .

Les deux nouveaux amis et leurs témoins allaient reprendre le chemin de l'habitation, lorsqu'ils virent sortir Alain du bois. Le Bas-Breton, qui avait l'air radieux, portait en bandoulière le fusil du boucanier qu'il avait récemment acheté avec les cinq quadruples de Laurent.

—D'où viens-tu ? lui demanda le chevalier.

—D'un taillis où je me tenais caché, maître.

—Et pourquoi cela, étais-tu caché ?

Cette question parut gêner Alain qui jeta à la dérobée un coup d'œil furtif sur le beau Laurent.

—Voyons, j'attends ta réponse.

—Tant pis ! s'écria Alain en prenant son parti ; je vais tout vous avouer. Eh bien ! maître, je m'étais mis en embuscade pour tuer M. Laurent, s'il avait l'avantage sur vous.

—Matelot, dit Laurent, cette seule réponse de ton serviteur suffirait, s'il me restait un doute, pour me prouver combien tu es digne d'être mon associé. Être aimé ainsi de ceux qui dépendent de vous est un bel éloge ! . . . Quant à toi, mon ami, continua Laurent en se retournant vers Alain, voici cinq quadruples pour te récompenser de ta fidélité à ton maître.

—Ah ! ça, c'est trop fort, s'écria naïvement Alain en saisissant avec avidité les pièces d'or, qu'est-ce que vous m'auriez donc donné si je vous avais tué ? Une fortune, sans doute ?

Pendant le trajet du Bois-Roger à l'habitation de Barbe-Grise, Laurent marcha à côté de de Morvan.

—Matelot, lui dit-il, je dois t'avertir, afin que tu ne sois pas effrayé, que toute personne à laquelle tu parleras de moi te racontera des histoires effrayantes sur mon compte. De ces récits, grossis par la crédulité, il ne faudra croire que la moitié ; cette moitié, je l'avoue, est encore bien grosse d'événements tragiques. Que veux-tu ! j'ai besoin de bruit et d'émotions pour m'écourdir, pour oublier. Sans le fracas de la bataille, sans les entreprises impossibles que je tente et que j'accomplis, sans la dévorante activité que je déploie à certains moments, il y a longtemps déjà que j'aurais abouti au suicide . . . Or, le suicide est une lâcheté, et mon cœur est resté brave. A toi près, il n'y a dans l'île de Saint-Domingue qu'une seule personne dont la vue me soit agréable : Fleur-des-Bois . . . Vingt fois je me suis surpris à mêler l'image de cette sauvage et séduisante enfant à des rêves d'avenir . . .

Laurent fit une légère pause, puis éclatant de rire :

Vraiment, reprit-il comme se parlant à lui-même, c'est du dernier grotesque d'admettre que Fleur-des-Bois puisse occuper ma pensée !

L'aveu de la sympathie que Laurent ressentait pour la fille de Barbe-Grise avait fait tressaillir de Morvan ; les dernières paroles de son matelot lui causèrent un plaisir qu'il accepta comme il avait accepté déjà cette émotion première, sans songer à l'analyser.

Les cinq hommes en arrivant à l'habitation, Jeanne ayant pris sur eux l'avance, trouvèrent un copieux dîner qui les attendait.

Alain était dans l'admiration de la façon dont se nourrissaient les boucaniers. Au dixième pichet de cidre il osa proposer à son maître d'établir un boucan . . .

Le repas terminé, le beau Laurent deman-